

taire n'attribuera ses succès à l'intrigue, au hasard, personne ne prétendra qu'il soit immérité. Il est assurément un général heureux ; mais son histoire nous expliquera la raison de son bonheur.

Joffre naquit en 1852, près de la frontière espagnole, à Rivesaltes, en Roussillon. C'est donc un Catalan, quoique sa nature d'homme du Nord diffère en tout de celle de ses bouillants compatriotes. Ses parents, modestes vigneron, parvinrent, à force de sacrifices, à lui faire suivre le cours classique au lycée voisin de Perpignan. L'enfant se révéla si bien doué que ses maîtres conçurent l'ambitieuse pensée de le préparer à la Polytechnique, la première école supérieure de France. Au concours, en 1869, le jeune Joffre fut reçu avec le numéro 14, sur 132 admis et sur plusieurs centaines de concurrents ; il n'avait que dix-sept ans et se trouvait le plus jeune de sa promotion. Un pareil triomphe combla d'orgueil son collègue et sa patrie.

Les cours de Polytechnique durèrent deux ans. Le sort voulut que, après une année, la guerre éclatât entre l'Allemagne et la France. Nos apprentis officiers, nommés prématurément sous-lieutenants, furent jetés incontinent dans la fournaise ; et Joffre, âgé de dix-huit ans, fut employé dans un des forts de la capitale. A la fin des hostilités, il revint à l'École, n'y fit qu'un bref séjour, sortit deuxième d'un concours, fut versé dans le corps du génie et envoyé en qualité d'élève officier à l'école d'application de Fontainebleau. Sa carrière fut extraordinairement rapide. Attaché successivement à la place de Paris, à celle de Montpellier, puis aux défenses des Pyrénées il fut promu capitaine en 1876, à l'âge de vingt-quatre ans. De tels bonheurs se payent. Il dut attendre treize longues années le grade de commandant. Joffre se maria, devint veuf en 1885, s'ennuya de la vie de garnison et partit pour le Tonkin.

Nous étions alors en pleine effervescence coloniale. La France vaincue, étouffant dans ses frontières rétrécies, cherchait au loin une soupape de sûreté aux aspirations de son ardente jeunesse. On commence à peine d'écrire l'histoire de cette épopée qui devait nous valoir cinquante millions de sujets et près d'un million de soldats auxiliaires. Les jeunes officiers qui s'étiolaient dans nos sous-préfectures

et que dévorait la soif des aventures, partaient en foule pour les grandes chevauchées où l'on combat, où l'on meurt, où l'on triomphe, où des lieutenants, chefs de noirs abandonnés à leur initiative conquièrent des royaumes et apprennent l'art de gouverner. Plusieurs de nos grands chefs actuels ont fait aux colonies leur apprentissage de la victoire.

Le capitaine Joffre à peine débarqué en Indo-Chine eut le bonheur d'être compris et apprécié du glorieux amiral Courbet, lequel utilisa ses talents dans l'île de Formose et demanda pour lui la croix. Il fut chargé ensuite de l'organisation des régions à peine conquises et encore frémissantes du Tonkin supérieur. Dans ces opérations où sa personnalité et son esprit d'initiative eurent pour la première fois libre carrière il fit acte de véritable chef, à tel point, que le général Mensier le prit en haute estime, le ramena (1885) avec lui à Paris, et obtint pour lui un poste à la direction du génie.

L'année suivante il fut promu commandant et passa au régiment des chemins de fer, ce qui lui permit de s'initier aux mystères de la mobilisation de nos armées en temps de guerre.

Il apprenait vite et à fond toutes choses. On ne tarda pas à le nommer à l'emploi éminent de professeur de fortification à cette école de Fontainebleau dont il avait jadis suivi le cours. En 1892, le ministre de la guerre l'envoya au Sénégal pour étudier la voie ferrée de Kayes à Bafonlabé, amorce du grand réseau soudanien. C'est là que l'attendait un premier rayon de gloire.

Le gouvernement français venait enfin, après de longues tergiversations, de permettre à nos troupes d'entreprendre la conquête du Soudan. Le vaillant colonel Bonnier devait s'embarquer sur le Niger, dans la direction de Tombouctou, cette ville prestigieuse, reine du désert dont on disait tant de merveilles. Joffre reçut l'ordre d'abandonner pour un temps ses travaux, de former une colonne d'un millier d'hommes et d'appuyer, en descendant la rive gauche du fleuve, la flotille de son chef.

Cette expédition de six mois à travers un pays hostile où l'on n'avancait qu'en combattant fit le plus grand honneur au commandant Joffre dont la prudence et l'énergie méritèrent tous les suffrages.